

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 2

Artikel: Antoine : (portrait villageois)
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220057>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES PUNAISES

LE propriétaire, seul : Quelle heure peut-il bien être ? Onze heures ! oh ! oh ! c'est le moment de filer ! Si j'attends cinq minutes de plus, la bourgeoisie va rentrer, et je ne pourrai pas encore aller prendre mes trois décs. Oh ! là ! là ! quels crampons, ces femmes !

On frappe à la porte et un monsieur entre :
M. Dujonc. — Je vous d'mande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...
Le propriétaire. — Ah ! bon ! très bien ! J'vous r'mettais pas, monsieur Dujonc. Et madame Dujonc, elle va bien ? et la p'tite Dujonc ? et le p'tit Dujonc ?... Allons, tant mieux... Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc ?

M. Dujonc. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

Le propriétaire. — Ah ! votre petite domestique va se marier avec le coiffeur ?

M. Dujonc. — Non. C'est autre chose. Je vais vous dire, monsieur. C'est plein de punaises, chez moi.

Le propriétaire. — Des punaises ?

M. Dujonc. — Oui.

Le propriétaire. — Et qu'est-ce que c'est donc que ces punaises-là ?

M. Dujonc. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A preuve que le papier en est farci.

Le propriétaire. — Ah ! diable, c'est le locataire d'a... C'est le lo-ca-tai-re d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. Dujonc. — Pourquoi ?

Le propriétaire. — Parce que je n'ai pas son adresse... si je l'avais, on pourrait s'arranger. Je lui écrirais... mais dans ces conditions-là, il m'est absolument impossible de décider quelque chose pour le moment.

M. Dujonc. — Ce n'est pas plaisant, s'il faut que j'attende longtemps !

Le propriétaire. — Ayez au moins un peu de patience !

M. Dujonc. — Alors, moi, quoi qu'il faut que j'fasse avec les punaises ?

Le propriétaire. — Ecoutez, mon brave monsieur Dujonc, je suis un homme tout ce qu'il y a de bon, moi, je ne demande qu'à arranger les choses, si vous le voulez bien ?

M. Dujonc. — Mais je ne demande pas mieux ! D'ailleurs, avec moi, il y a toujours moyen de s'entendre.

Le propriétaire. — Eh bien ! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine... trois semaines au plus. Si, d'ici-là, l'ancien locataire n'est pas venu les réclamer, eh bien ! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder.

LE MALIN JARDINIER
(Conte hindou)

LIN pauvre jardinier, du nom de Méktir, n'avait pour toute richesse que sa cabane et son jardin. Il était petit, ce jardin, tout petit, mais si bien cultivé par son possesseur, qu'il arrivait à le nourrir, lui et sa famille ; les légumes poussés là étaient merveilleux et les fruits n'avaient pas leurs pareils à dix lieues à l'entour.

Un beau matin, Méktir trouva son domaine envahi ; quatre personnages, un derviche, un médecin, un soldat et un paysan, facilement reconnaissables chacun à son costume, se régalaient sans vergogne des fruits du jardin.

— Que faites-vous ici ? leur demanda-t-il.
— Tu vois, répondit le paysan en riant, nous mangeons tes fruits.

Les pillards étaient quatre, inutile, pour un seul homme, de chercher à les expulser par la force ; quant à la police, tout le monde sait qu'aux Indes il n'y fallut jamais compter ; du reste, le jardin était fort loin de toute habitation. Sans répondre au paysan, Méktir, se tournant vers les trois autres envahisseurs, les salua avec beaucoup de respect :

— Illustres personnages, leur dit-il, c'est beaucoup d'honneur pour moi de vous voir en mon jardin, mais seriez-vous assez aimables de m'aider à chasser ce rustre qui déshonore une aussi noble compagnie ?

Les autres, flattés, acquiescèrent aussitôt, et le paysan fut poussé dehors, non sans quelques horions généreusement distribués.

— Ah ! nobles seigneurs, reprit Méktir, que je suis donc heureux de vous voir chez moi et de pouvoir m'entretenir avec vous. Un médecin et un derviche, c'est la science humaine et la science céleste ! Quant au guerrier... mais je crois, Dieu me damne ! qu'il choisit pour lui les meilleurs fruits ! Que restera-t-il donc pour mes deux savants hôtes, mécréant ?

Les deux « savants hôtes » firent chorus, comme bien l'on pense, et le guerrier, un peu malmené, suivit le chemin que venait de prendre le paysan.

Lorsqu'il eut disparu au détour de la route, Méktir crut tout-à-coup reconnaître en le médecin une vieille connaissance :

— C'est toi, lui dit-il, qui faillis jadis me faire mourir avec tes drogues, lors d'une indisposition que j'avais eue ?

— Moi ! dit le médecin. C'est la première fois que je te vois...

— C'est, en tous cas, un de tes semblables, vous ne valez pas cher les uns et les autres ; j'en atteste ce saint homme ! dit-il en se tournant vers le derviche. Dieu seul a le pouvoir de guérir ; est-ce vrai, ô ministre de la Divinité ?

Le derviche ne pouvait faire moins qu'approuver ; avec sa permission et son aide, Méktir expulsa le médecin.

Cette opération menée à bien, le rusé jardinier, armé d'un bâton, revint à son dernier hôte :

— Je pense à une chose, dit-il, est-ce que la religion ne défend pas de prendre le bien d'autrui ?

— C'est vrai, mon fils, répondit le derviche.
— Alors, pourquoi manges-tu ces fruits qui ne t'appartiennent pas ?

Le derviche, confus, ne répondit à la question que par une retraite précipitée.

Et voilà comment Méktir se débarrassa de quatre pillards ; ce qui prouve, entre autres choses, que la fameuse maxime : « Diviser pour régner », était pratiquée en Orient avant d'être seulement formulée chez nous.

C'ETAIT EN 1976

LE père Guintz, coupeur de bois et tueur de cochons à ses heures, avait changé de pension. De la rue du Rotillon, où il mangeait des tripes, il s'était transporté à la Cité, sous prétexte de se faire maigrir. Une de ses connaissances le rencontrant quelques jours après, lui demande :

— Eh ! bien, es-tu content de ta nouvelle pension ?

— Cela ne va pas trop mal, dit-il ; le matin, on a du lard et des pommes, à midi, des pommes et du lard, à 4 heures, on s'esclaffe de rire, et on va se coucher de bonne heure.

Histoire d'un pou et d'une puce. — Le roi Louis XI ne se piquait pas, paraît-il, d'une méticuleuse propreté.

Certain jour, il arriva qu'un de ses gardes aperçut un pou sur l'habit de ce prince. Il prit aussitôt délicatement l'insecte entre deux doigts et le jeta à terre en s'efforçant de n'attirer l'attention d'aucun des assistants.

Mais, à ce contact, le roi se retourna vivement et interrogea le garde. Celui-ci n'osait d'abord pas répondre ; puis, pressé de questions, il finit par avouer pourquoi il avait eu la hardiesse de porter la main sur l'épaule royale.

« Un pou ! se récria Louis XI en souriant. Rien de déshonorant ! Cela prouve que je suis un homme ! »

Et il fit donner quarante écus à ce serviteur soigneux et discret.

Quelque temps après, un de ses officiers, alléché par l'espoir d'une semblable aubaine, aborde le roi et fait mine d'ôter quelque chose de la manche de ce prince.

— Qu'est-ce que c'est ? Que fais-tu là ? demande brusquement Louis XI.

L'officier hésite, lui aussi à répondre ; puis il finit par déclarer que c'était pour enlever une puce...
— Une puce ! Une puce sur moi ! Misérable !! s'écria le roi, me prends-tu pour un chien ?

Et au lieu de quarante écus, il lui fit donner sur-le-champ quarante coups de bâton.

AMOUR DÉCŪ :

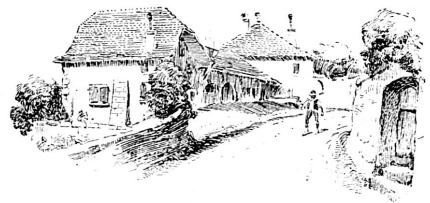
*J'ai parcouru l'étroit sentier
Que tous deux nous suivions naguère,
Et j'ai retrouvé l'églantier
Qui retint ta robe légère,
Au temps heureux de nos amours !
Hélas ! il ne t'en souvient guère,
Et pourtant, je t'aime toujours !*

*Un autre, plus heureux que moi,
A su ravir ta confiance
Et va t'emporter sous son toit !
Pour partager mon existence,
Tu mets mon âme en désarroi !
Quand je croyais à ta constance,
Tu parjurais ton cœur, ta foi !*

*En parcourant l'étroit sentier,
Encor pour moi tout rempli d'elle,
J'ai détaché de l'églantier
Un frais rameau pour l'infidèle !
Il accompagnera mes vœux
Et le petit bout de dentelle
Que nous avions baisé tous deux !*

*Et puis, demain... je partirai !
Pour oublier... Sans autre signe !
Mais, quand plus tard je reviendrai,
— Car il faut bien qu'on se résigne —
Je m'en irai dans le sentier
Avec une autre, aimante et digne,
Cueillir la fleur de l'églantier !*

Louise Chatelan-Roulet.



ANTOINE

(Portrait villageois)

L habité une maison basse, aux murs lézardés, contre lesquels grimpe une clématite. Une porte de bois brun, à la poignée branlante, donne accès dans un vaste corridor dalle où se promènent des chats familiaux. Vous allez, à tâtons, jusqu'à la porte de la cuisine qui s'ouvre brusquement et vous vous trouvez en face d'un homme grand, vouté, dont les traits sont taillés à coups de hache.

Maigre, osseux, le visage entièrement rasé et les cheveux rares, Antoine est là qui vous reçoit sur le seuil. Son accueil plutôt froid manque totalement de cette jovialité paysanne qu'on aime à rencontrer chez nos campagnards. Tout de suite, après un bonjour qui lui reste au fond de la gorge, il vous questionne sur l'objet de votre visite en vous lançant un regard méfiant. Si vous lui apportez de l'argent — une note à payer ou l'intérêt d'une créance — vous êtes le bienvenu. Il pousse l'amabilité jusqu'à vous introduire dans « la grande chambre ».

C'est une vaste pièce dont le plancher de sapin est recouvert de tapis bariolés faits de vieux morceaux d'étoffe. Sur les chaises, sur le canapé et les fauteuils, il y a des housses blanches. Des livres, que personne ne lit jamais, sont alignés sur la table ronde, dans un ordre impeccable et, contre les murs à la tapisserie fanée, il y a quelques chromos et de vieilles photographies.

A peine avez-vous payé votre dette et empoché le reçu, qu'Antoine se lève pour vous congédier.

Il se rend très bien compte que sa manière d'agir envers vous n'est pas très polie, aussi s'excuse-t-il en disant que, n'étant pas propriétaire de vignes, il n'a pas de vin à offrir.

Et pour tranquilliser sa conscience, il vous répète, pour la centième fois, sa devise favorite : « Le temps, c'est comme la petite monnaie, il faut savoir l'économiser. »

Quant aux solliciteurs. — qui ne sont guère nombreux du reste — Antoine, les reçoit sur le pas de la porte. Adossé au mur, ses grosses mains dans les poches de son pantalon de laine, il prend tout à coup un air hautain pour parler. Généralement, les vagabonds et les chemineaux n'insistent guère. Cependant, si parfois l'un d'eux revient à la charge en faisant un récit pathétique de ses misères, Antoine l'envoie couper du bois ou porter un ou deux seaux d'eau à la cuisine. Le solliciteur fait-il mine de refuser ? La réponse arrive cinglante comme un coup de fouet : « Vous n'avez qu'à travailler ! »

Chez lui, tout le monde travaille. On se lève à la pointe du jour et l'on se couche à l'heure où les poules s'endorment. Personne ne reste inoccupé. Non, pas même la vieille tante Mélanie qui va sur ses quatre-vingts et qui coud, tricote et raccommode tant que le jour est long.

De grand matin, quand la servante a allumé le fourneau de la cuisine, on entend le pas d'Antoine sur l'escalier de bois. Il entre et place les pots à lait sur la table. Ensuite, il se rend à l'écurie où ses huit vaches le regardent de leurs grands yeux tristes. Pendant que le domestique trait avec l'un de ses fils, Antoine fait les « pâtures » et prépare les « léchées ». Généralement, c'est lui qui va à la laiterie. On le voit s'en aller lentement sur la route, sa boille au dos et les bras croisés sur la poitrine. Il va par tous les temps : par les magnifiques aurores de juin, comme sous les ciels brumeux de décembre. Ses grosses socques râclent le chemin avec un bruit monotone et sa grande ombre mouvante se profile, durant les soirs d'hiver, contre les murs des fermes. Qu'il y ait de la boue, du verglas ou de la neige, jamais il ne glisse comme ces gens qui veulent porter des fines chaussures.

Quand Georgette, qui sort toujours en jolie toilette et en fins souliers, glissa sur le seuil d'un magasin, perdant d'un seul coup son panier dont les provisions s'en allèrent rouler dans la neige, Antoine eut un petit rire sarcastique qui disait bien des choses. Après un haussement d'épaules dédaigneux, il s'éloigna en grommelant : « C'est bien son dam ! »

Sa femme est une petite personne pâle, effacée et tremblante qui glisse, comme une ombre, dans la maison silencieuse.

Jusqu'à l'âge de seize ans, ses trois enfants — deux garçons et une fille — durent porter, été comme hiver, des socques qu'il ferait lui-même au moyen de larges clous. Seule, sa fille Berthe obtint une petite faveur lorsqu'elle devint catéchumène. Madame la ministre, qui s'intéresse tout particulièrement aux jeunes filles de la paroisse, les invite deux fois par semaine chez elle. Par égard pour le parquet du salon de la cure, Antoine autorisa sa fille à porter des souliers.

C'est un homme d'ordre qui aime la vie simple et frugale et qui impose ses goûts à tout son entourage. Chez lui, il y a encore des lits à paillasse, des draps de gros fil et des traversins de balle d'avoine. Souvent on mange dans de la vaisselle ébréchée et l'on se sert de couteaux et de fourchettes en fer battu.

Aux repas, personne ne parle, le patron n'aimant pas que l'on reste trop longtemps à table. Du reste, les repas, sans être abondants, sont conformes aux principes de certains hygiénistes dont Antoine admire les théories. Peu de viande, beaucoup de soupe, des légumes cuits à l'eau, un peu de salé, des pommes de terre et du fromage maigre. Et, au cours de la semaine, ces mêmes mets reviennent avec une monotonie désespérante.

Ulysse du Coin Borgne, qui est connu pour sa mauvaise langue, dit volontiers en montrant la ferme d'Antoine : « Voilà une maison où le rôti ne brûle pas tous les jours ! »

Tous ceux qui le connaissent disent qu'An-

toine est un homme triste, un homme taciturne qui fuit la société. Depuis longtemps il a appris qu'il ne sert à rien de parler, aussi n'ouvre-t-il la bouche que pour donner des ordres ou pour blâmer les actions d'autrui. De ses lèvres minces, en accent circonflexe, il n'est jamais tombé une parole flatteuse ou même un mot d'encouragement. Sa vie est réglée comme un mécanisme d'horlogerie que rien ne peut déranger. Le premier à l'ouvrage et le dernier à table, il va, distribuant à chacun sa besogne, surveillant et gourmandant.

Il engrange toujours ses foins par le beau temps et ses arbres fruitiers sont constamment chargés de fruits. Ses moissons, il les achève régulièrement vers la mi-août et il commence à faucher ses regains où Ulysse rentre son premier char de froment.

Quand on lui demande comment il se fait que ses domestiques abattent autant de besogne et ne perdent pas leur temps devant les tables d'auberge, il répond : « Aux domestiques, il ne faut jamais dire : allez ! mais venez ! »

L'argent qu'il gagne, il le verse à son compte-courant ou bien le convertit en titres dans une banque sérieuse et de solide réputation. Mais d'une manière générale, Antoine n'est guère partisan de ce genre d'épargne. Cela convient surtout aux petits rentiers, aux citadins d'avoir sur leur table de ces ciseaux spéciaux qui ne servent qu'à détacher les coupons. Lui, il accorde sa préférence à des choses plus solides. Par exemple, il ne manque jamais une occasion d'arrondir son domaine et, dans ce genre d'affaires, il a déjà fait d'excellents placements.

Il va à toutes les mises. Il arrive le dernier et prend modestement place au bout d'un banc. Il se tient constamment sur la réserve et ne crie de chiffres qu'à coup sûr. On peut être certain qu'au moment où il lance sa dernière surenchère, l'huissier va publier trois fois et lui donner l'échute.

Les seules sociétés qui l'intéressent sont celles où il y a un dividende à se partager. Pour tout le reste, il se tient à l'écart, estimant que nous ne sommes pas venus sur la terre pour nous amuser.

Le premier dimanche du mois, il va à l'église. Il part à l'appel des cloches et gravit lentement le chemin qui mène sur la colline. Il franchit le porche et va se placer en face de la chaire. Debout, dans ses habits qui sentent la naphthaline, il se recueille un instant dans le fond de son chapeau, après quoi il s'assied. Il écoute le sermon avec une attention soutenue et, quand le pasteur menace de tous les châtimements ceux qui vivent dans l'oisiveté, il acquiesce, en penchant la tête avec conviction. Ce n'est pas lui qui se permettrait de dormir durant le prêche comme cela arrive à maint conseiller de paroisse. Quand l'harmonium joue, il ouvre son psautier, met ses lunettes, suit le texte avec attention mais ne chante pas. En sortant de l'église, il jette, comme à regret, son obole dans le tronc.

Il a un grand respect pour les autorités constituées et ne critique jamais les magistrats haut placés. Il a pour principe de se tenir à l'écart de la politique, bornant son activité à une stricte observance des lois et du code — surtout quand ce dernier favorise ses intérêts. Il a accepté de faire partie du Conseil communal le jour où la Municipalité eut la fâcheuse idée de proposer une augmentation des impôts. Dès ce moment-là, Antoine est devenu combatif. Il a pris la parole en mainte occasion et a été soutenu par tous les citoyens ayant dépassé la cinquantaine. Ses petits discours, brefs et incisifs, lui ont valu des félicitations de plusieurs personnes bien pensantes, notamment de la tante Rosalie, laquelle n'estime que les hommes sérieux.

De plus, le Conseil l'a nommé président de la Commission du budget, fonctions qu'il occupe depuis une dizaine d'années.

Ce budget, on peut dire qu'il « épluche » en conscience. Dans la petite salle de la Maison de Ville, entouré de ses collègues de la Commission, il s'installe et feuillette le manuscrit portant en belle ronde ce titre : « Budget communal ». Assis au haut de la table, ses lunettes sur le nez, il parcourt le chapitre des dépenses et barre d'un trait bleu tous les chiffres qui, selon lui, prêtent à discussion. Ensuite, il renvoie le tout à la Municipalité et rédige son rapport. Les modifications qu'il propose sont adoucies haut la main et le syndic n'a qu'à s'incliner.

S'il lui arrive d'aller à la pinte, ce n'est jamais qu'en passant. Il y vient avec un marchand de vaches ou un client du chef-lieu. Il s'assied, commande un demi et paie le premier. Il vide son verre d'un trait, les yeux au plafond et jette un coup d'œil à la ronde. Alors, les conversations cessent ; on se pousse du coude ; on s'observe du coin de l'œil et l'on sourit tout en mâchonnant son cigare. Peu à peu cependant, les langues se délient, on parle de la pluie et du beau temps, d'une mise prochaine ou de la dernière farce de la Société de Jeunesse.

Puis, quand Antoine se lève, toujours suivi de son client, il se trouve quelqu'un pour dire : « Puisqu'il paie, il faut croire que le client y a mis le prix ! »

Les jeunes qui fument des cigarettes partent d'un éclat de rire, tandis qu'Ulysse, se tournant vers eux, leur dit de son air goguenard :

— Cela n'empêche pas que celui qui « mariera » la fille de ce vieux renard aura du foin dans ses bottes ! »

Jean des Sapins.

ÇA OUI... ALORS ! au Théâtre Lumen. — En soirée, tous les soirs à 8 h. 30 et dimanche 10 janvier en matinée, à 2 h. 30, au Théâtre Lumen, huit représentations de la grande revue comique : « Ça oui... alors ! ». 2 actes et un prologue de MM. Marc-Cab et Jo Bérardy, qui triomphe partout grâce à beaucoup d'esprit et à son interprétation excellente en tête de laquelle se placent les deux comiques et célèbres fantaisistes Stervel, de l'Olympia de Paris, et Bérardy, le talentueux comique-auteur, et enfin l'exquise divette Stella Dora. — Orchestre renforcé. En terminant, signalons que la revue « Ça oui... alors ! » peut être vue et entendue de chacun.

ROYAL BIOGRAPH. — Cette semaine, le Royal Biograph présente la plus formidable œuvre au point de vue dramatique et qui constitue le summum de l'émotion humaine : « Cœurs de chêne », merveilleux film artistique et dramatique en 4 parties, avec dans les rôles principaux la touchante Pauline Stareke et l'étrange H. Hosworth. — Comme second film, mentionnons une excellente comédie dramatique : « Vivre sa vie ! » comédie de mœurs en 4 parties, avec dans les rôles principaux Miss Madge Bellamy et Ethel Clayton. — A chaque représentation les dernières actualités mondiales et du pays par le « Ciné-Journal Suisse ». — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 10 janvier, matinée dès 2 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc
Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE

Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, SOUS-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE